



La coopérative d'artistes SCALA (ici à Crissier) rassemble des personnes autour d'aspirations, de valeurs et d'intérêts communs. CC

gion d'à peine un peu plus d'un million d'habitant·e·s, la concentration est remarquable», écrit-elle dans le catalogue de l'exposition «Lemania», à voir en ce moment au Centre d'art contemporain de Genève – l'ouvrage paraîtra très prochainement.

La plupart du temps, les artistes se rapprochent non pas pour créer ensemble, mais pour organiser des expositions complètes d'innombrables manières. «On observe une grande diversité des formats et des adresses, commente Roxane Bovet au téléphone. C'est cette hétérogénéité qui fait la richesse de la scène lémanique, incomparable à d'autres réalités. Tous ces espaces sont différents, mais néanmoins liés.» Et s'inscrivent dans un réseau plus large d'initiatives elle aussi auto-organisées et indépendantes, mais dans des domaines différents, ajoute Roxane Bovet: des radios alternatives, petites maisons d'édition, labels, salles de concert ou festivals.

Pour expliquer ce foisonnement, la chercheuse évoque «d'une part la richesse du tissu culturel local, grâce aux hautes écoles d'art, aux galeries et institutions muséales, aux festivals, etc. D'autre part, la région bénéficie d'une situation et d'un contexte social privilégiés», avec peu de chômage et de nombreuses sources de subventionnement possibles, publiques et privées. Et même si les sommes totales récoltées dépassent rarement quelques dizaines de milliers de francs, elles suffisent à des activités encore largement bénévoles.

Roxane Bovet observe que si ces lieux sont ouverts au grand public, ils n'en créent pas moins des groupements «autour d'intérêts intellectuels et d'investissements émotionnels communs. Il y a une importante dimension de sociabilisation par l'art, avec cette particularité qu'il existe diverses communautés pas du tout figées, qui s'interpénètrent.» La fluidité des rôles y est pour beaucoup, sans qu'il y ait d'un côté les «producteurs-trices» et de l'autre les «consommateurs-trices», estime Roxane Bovet: l'artiste qui expose dans un *ospace* curate l'accrochage d'un autre lieu, s'occupe du bar d'un troisième espace tout en visitant régulièrement la plupart des accrochages proposés ailleurs.

## 2 Matière numérique fédératrice

«Toute œuvre qui affiche une certaine complexité est le fruit d'une collaboration», souligne par écran interposé Felix Stalder, à la tête du projet de recherche «Creating Commons» à l'Université des arts de Zurich (ZHdK). «Plus personne ne peut travailler seul·e, aussi parce que l'art est de plus en plus transdisciplinaire, reçoit des inputs de spécialistes issus d'innombrables domaines.»

D'avantage qu'aux collaborations les plus classiques, par exemple autour d'un·e artiste central·e entouré·e de nombreuses figures anonymes – et dont l'un des archétypes est l'Islando-Danois Olafur Eliasson.

## «ENSEMBLE!» 1/7

Cet été, Le Mag s'intéresse aux nouvelles formes de création collective, réinventions originales de la collaboration artistique au XXI<sup>e</sup> siècle. **CO**

son –, «Creating Commons» s'est intéressé à la mise en commun de ressources digitales comme facteur de collaborations, note Felix Stalder. Appare d'ailleurs, cette manière de procéder se perpétue grâce à une multiplication de ces archives rassemblées par des artistes.

«Tous les projets que nous avons examinés voient ce matériel brut comme une matière première permettant de produire des récits multiples, qui se chevauchent et se concurrencent», explique Felix Stalder. Il mentionne l'exemple de [www.monoskop.org](http://www.monoskop.org), initié par l'artiste Dušan Barok établi à Bratislava, avec la volonté de sortir de récits dominants de l'histoire culturelle écrite à l'Ouest sur l'Europe de l'Est. «L'œuvre d'art est à la fois le produit final d'un·e artiste tout en étant de la matière brute pour le travail suivant», aucunement «gelée dans le temps» comme peuvent l'être des pièces plus classiques, par exemple lorsqu'elles entrent au musée. «Alors que nous vivons dans une période de trop-plein d'informations, le rôle de l'artiste est d'organiser cette matière et de fournir un contexte, pour donner un nouveau sens.»

## Les artistes créent des groupements «autour d'investissements émotionnels communs»

Roxane Bovet

La chercheuse, critique et autrice Lucie Kolb, dont le doctorat portait sur les «stratégies journalistiques artistiques depuis 1960», mentionne la plateforme collaborative numérique *vorstellen.network*. Créée en pleine pandémie par Axelle Stiefel, Elisa Storelli – les deux sont basées à Genève – et Philipp Klein, sur un mode *peer-to-peer*, elle a répondu au besoin de nouveaux sites pour l'art et la communication.

«La plateforme permet à ses utilisateurs-trices de poster images, textes ou vidéos. Elle les invite à échanger leurs processus, à créer des ouvertures dans leurs œuvres et à inspirer d'autres personnes dans leurs processus artistiques, rendant ainsi évidente la façon dont nous pensons les un·es avec les autres et construisant de nouvelles relations entre artistes.»

## 3 Pour dépasser l'institutionnel

Plus généralement, Lucie Kolb observe que si de nouvelles manières de travailler ou créer ensemble émergent, c'est notamment pour cause de «crise des institutions publiques, constatée depuis un moment déjà». Ces lieux n'étaient pas préparés...

<sup>1</sup> Lire: Sollfrank, Cornelia, Felix Stalder et Shusha Niederberger, eds. *Aesthetics of the Commons*, Diaphanes, 2021.

# ART PAR LA BANDE

De plus en plus de plasticien·nes joignent leurs forces, se mettent en commun, pour créer mais pas seulement. Enjeux

SAMUEL SCHELLENBERG

**Série d'été** ▶ Aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, il y avait les groupes d'artistes, réunis autour d'affinités esthétiques et autres démarches plus ou moins concordantes. Aujourd'hui, cet art en équipe s'est largement transformé: sans forcément placer la production artistique au centre, les plasti-

cien·nes n'en multiplient pas moins les regroupements et collaborations.

Avec une horizontalité doublée d'une grande interchangeabilité des rôles, ces complexités sont souvent synonymes d'une certaine sociabilité, ainsi qu'une manière de réagir à la lenteur de changement des institutions, pour au final crucifier à jamais l'image de l'artiste-

génie produisant seul·e dans son antre. Etat des lieux.

## 1 Gérer des espaces en commun

A peine sortis de l'une des trois hautes écoles d'art romandes, voire encore en bachelier ou master, les jeunes artistes s'activent: ils et elles se regroupent pour créer et animer un espace d'art autogéré (*artist run space*,

ou *ospace*). Entre Lausanne, Nyon et Genève, ce sont La Placette, Tunnel Tunnel, Urgent Paradise, Eeeeh, Hit, Le Labo, Picto et plein d'autres: selon la chercheuse et curatrice Roxane Bovet, il existerait pas loin de quarante «lieux d'art auto-organisés et onze plateformes similaires qui, par choix ou par besoin, exercent leur activité de manière nomade. Pour une ré-

« à faire face à la remise en question intersectionnelle et décoloniale de leurs principes, de leurs cadres et de leurs modes de collaboration ». Aussi ont-ils eu de la peine à accueillir des pratiques artistiques qui ne sont pas seulement collaboratives mais aussi transversales et transdisciplinaires. « Dans ce contexte, de nouveaux modèles institutionnels ont émergé et revitalisent les notions de réseau peer-to-peer, d'intimité, d'hyper-localité et de codes de conduite partagés. »

Lucie Kolb cite l'exemple de La Dépendance, « projet artistique de Jan van Oordt qui invite d'autres artistes pour des résidences dans une annexe de sa maison à Saint-Imier, dans le Jura bernois. Ces séjours sont ensuite le point de départ de formats collaboratifs tels que des festivals, des projections et des expositions. » On peut également pointer Utopiana, à Genève, créé par Anna Barseghian et Stefan Kristensen. Lieu de résidence pour artistes autant que plateforme transdisciplinaire, le rapport à l'art et au vivant y est interrogé par le biais de rencontres, conférences, ateliers mais aussi de projets jardiniers.

### «Les collaborations entre artistes et chercheurs·euses vont bien au-delà de la simple relation d'inspiration» Yaël Kreplak

Dans un autre registre, Lucie Kolb évoque le cas de «Black Artists and Cultural Workers in Switzerland». Apparu au printemps 2020, l'entité rassemble plus de soixante «travailleur·x·euses noir·x·es de l'art et de la culture de toute la Suisse» autour d'une lettre ouverte adressée à de nombreux musées ou espaces d'arts helvétiques – l'enjeu est la mise en place de pratiques antiracistes. Sans être une démarche artistique partagée à proprement parler, l'action n'en a pas moins «alimenté les pratiques artistiques collaboratives de plusieurs personnes impliquées», observe Lucie Kolb.

Idem pour un projet comme Wages for Wages Against, initié par l'artiste Ramaya Tegene en faveur des honoraires d'artistes en Suisse, avec ses «collaborations politisées qui utilisent les canaux de distribution des arts tout en intervenant sur ceux-ci. La librairie La Dispersion, à Genève, est un exemple de site où de telles pratiques se matérialisent. Ces initiatives me rappellent les groupes politico-artistiques des années

1960 et 1990, les librairies telles que b\_books à Berlin, qui peuvent être comprises comme la matérialisation d'un monde de l'art différent.»

### 4 Enquêtes communes

La chercheuse française Yaël Kreplak, active à l'intersection de la sociologie de l'art et des approches de l'«action située», s'intéresse notamment aux «formes de collaborations entre artistes et chercheurs·euses, aujourd'hui très fréquentes. Pour certaines, elles vont bien au-delà de la simple relation d'inspiration», qu'elle compare aux mises à disposition, dans les centres d'art, de tous les livres impliqués dans le façonnage d'une exposition. «Ces pratiques se revendiquent souvent de l'enquête. Elles me paraissent intéressantes car elles questionnent le statut de l'objet œuvre, qui matérialise visiblement un travail collectif.»

L'un des exemples les plus fameux est lié au Goldsmiths' College de Londres: en son sein a été créée la structure Forensic Architecture – ou sa version maritime Forensic Oceanography –, qui utilise les outils de l'architecture pour enquêter autour de violations des droits humains. Les artistes impliqués collaborent avec des scientifiques, investissent en se plongeant dans les bases de données plus ou moins publiques, à moins qu'ils et elles n'inventent de nouveaux outils numériques.

L'automne dernier, la structure fondée par Eyal Weizman s'est notamment plongée dans les scories de 2020 à Beyrouth. En tandem avec le média égyptien indépendant *Mada Masr*, à partir d'informations en accès libre – vidéos, photos et autres documents –, une chronologie ultra-précise et un modèle 3D ont été produits. D'autres enquêtes récentes concernent le logiciel malveillant Pegasus du groupe israélien NSO, utilisé par de nombreux gouvernements pour infecter les téléphones de militant·es et autres journalistes ou défenseurs·euses des droits humains: l'usage massif de gaz lacrymogènes par les forces de l'ordre chiliennes; ou la répression policière à l'encontre du mouvement étasunien Black Lives Matter.

Forensic Architecture figurait parmi les nominés du prestigieux Turner Prize britannique de 2018, sans le remporter au final. Mais un participant de la structure, l'artiste Lawrence Abu Hamdan, a reçu le prix l'an d'après: lui et les trois autres nominés avaient décidé de se transformer en collectif et de partager la somme totale. Ensemble. |



A Crissier, la coopérative d'artistes SCALA propose des ateliers dans une ancienne usine des SIL lausannois. CC



Le logo de SCALA et l'un des espaces de Crissier avant la construction de murs. CC



## SCALA, des artistes en mode coopérative

**Lausanne ► Disposer d'un atelier et bien plus encore: la coopérative SCALA crée de nouvelles synergies entre artistes, impliqués dans un projet collectif de longue haleine.**

En pleine zone industrielle de Crissier, havre du shopping extra large pour familles motorisées, la bâtisse sort du lot: elle affiche de vrais murs en dur, avec crépis beige et tuiles rouges. Ancienne usine des Services industriels de Lausanne (SIL), la construction est en chantier, sur les deux étages de ses espaces intérieurs: plusieurs artistes y figent les contours de leurs nouveaux ateliers, quatorze au total. L'endroit est investi par SCALA, acronyme de Société coopérative d'artistes – Lausanne et alentours. Fondée l'an dernier, elle propose également trois ateliers dans les anciens dépôts CFF de Sébellon. «C'est le fruit d'un gros travail d'équipe», sourit Francesco De Bernardi, sorti sur le palier pour se rouler une cigarette.

La capitale vaudoise, en retard sur Genève côté espaces de travail abordables, se préoccupe désormais du sujet: dans la foulée de son prédecesseur Florian Rüf, Michael Kinzer, actuel chef du Service de la culture, a lancé une consultation auprès des artistes, d'abord par un sondage puis des discussions. Au fil de plusieurs rencontres, «nous avons opté pour la création d'une coopérative», explique Caroline Etter, membre fondatrice

de SCALA avec neuf autres platicien·nes. Sans intention de simplement fournir des lieux clé en main. «Le Service de la culture se porte en soutien d'un projet porté principalement par les artistes, coachés par Ressources Urbaines», complète l'ancienne étudiante de la HEAD. Active depuis 2016 au bout du lac, la coopérative RU propose des espaces de production, d'échange et de diffusion aux artistes et autres artisan·nes, créateurs·trices et protagonistes socioculturel·les, à des prix abordables.

**Ici aussi, les loyers sont bas**, sur une base de 100 francs par mètre carré et par an, avec l'obligation de prendre au moins une part sociale à 125 francs et de payer une cotisation annuelle. Cela permet à une artiste comme Natacha Donzé d'avoir un espace plus grand que celui dont elle disposait à Mon-Repos, où la Ville a ses ateliers historiques – elle peut même se construire une cabine pour les travaux de peinture réalisés au spray, explique-t-elle. Actuellement exposée au Musée des beaux-arts de La Chaux-de-Fonds, Natacha Donzé apprécie la dimension «autogérée» de la coopérative et se réjouit que les ateliers puissent aussi convenir aux personnes qui sortent des écoles d'art.

Par exemple de l'ECAL (presque) voisine, où elle s'est formée. Et dont vient Francesco De Ber-

nardi, diplômé master de l'an dernier. L'artiste italien admet que la possibilité d'avoir son atelier via SCALA a été déterminante pour le faire rester à Lausanne. Il se réjouit que les travaux aient «créé des liens entre les personnes» et que la collaboration soit bien partie pour se poursuivre, notamment dans la gestion des ateliers au quotidien. «Nous avons véritablement produit quelque chose à nous», de A à Z, abonde Stefania Carlotti, elle aussi issue du master de l'ECAL et qui partage son espace avec Francesco De Bernardi – on l'interrompt en pleine préparation d'un décor de film dystopique en stop motion.

### Au mur, dans la cage d'escaliers, une feuille précise les tâches de chacun et chacune

Au mur de la cage d'escaliers, une feuille précise les tâches de chacun·e, entre découpage des câbles (Natacha), pose de ces derniers (Fred) ou finissage de l'enduit (Francesco). Destinée aux «Autres tâches», une seconde feuille suggère «Apero?» Dans le couloir, un container à verre, largement vide, est prêt à relever le défi.

SCALA et le Service de la culture de la Ville de Lausanne ont signé des contrats tripartites avec respectivement les CFF et les SIL, d'une durée de huit ans pour Sébellon et de trois à quatre ans pour Crissier. SCALA reçoit quelques subventions, «mais la volonté à terme est d'être indépendants». Et quoi qu'il en soit, «nous sommes à la recherche de nouveaux endroits car ces deux lieux sont loin de satisfaire la demande», précise Caroline Etter. Après treize mois d'existence, SCALA compte une centaine de coopérateurs·trices, pour beaucoup à la recherche d'un espace de travail.

**Pour se voir attribuer un atelier**, il faut faire parvenir un dossier et une lettre de motivation. «La personne qui postule n'entre pas simplement dans un rapport de client·e face à un prestataire de services. Notre projet doit être porté par tous et toutes les coopérateurs·trices.» Et ceci bien au-delà de la durée des travaux actuellement en cours, car c'est tout le futur qu'il faudra préparer, «avec élaboration de stratégies, discussions sur la voie qu'on désire porter ou la vision politique que l'on souhaite défendre. SCALA est avant tout un projet·prototype: en y adhérant, on rejoint aussi une forme de lutte. Créer plus d'espaces de travail pour les artistes, c'est aussi participer à une reconnaissance plus globale de leur statut», formule Caroline Etter. 55G